

LES EXPOSITIONS L'OCTROI NANCY



>>> JULIETTE AGNEL

Née en 1973, Juliette Agnel a fait des études d'arts plastiques et d'ethno-esthétique (Paris I), puis les Beaux-Arts de Paris (félicitée en 1999). Juliette Agnel est à la fois une exploratrice de la matière photographique et de l'immensité de la nature. L'art chez Juliette Agnel tient à cette relation du réel à l'invisible, à un absolu qui nous dépasse et nous pousse à interroger les fondements de notre humanité. Pour elle, il s'agit de poursuivre inlassablement la même quête en observant ces forces qui nous entourent mais que nous ne voyons pas: «saisir ce qui nous unit en profondeur, en rappelant que le petit corps d'Homme est un fragment signifiant du cosmos.»

Juliette Agnel est représentée par la galerie Clémentine de la Féronnière à Paris.

Les Portes de Glaces

Après deux résidences en Islande et en Norvège, la photographe ressent le besoin de se confronter à un paysage de l'extrême et embarque pour le Pôle Nord. La série *Les Portes de glace* est constituée de photographies d'icebergs prises au moyen format numérique, depuis un bateau. Nourrie par les écrits de Paul-Émile Victor Boréal et Banquise, Juliette Agnel cite aussi parmi ses influences le film de Stanley Kubrick 2001, l'Odyssée de l'espace et son monolithe, portail qui mène à un autre monde. Chaque image a été retouchée transformant le paysage réel, en une vision mystérieuse, métaphore de l'inconnu. Le passage en négatif des images numériques, souvenir artificiel de l'argentique, agit comme une révélation: les rochers de glace dévoilent leur force intérieure mais aussi leur fragilité. Les autres images, restées en positif, sont plongées dans une pénombre crépusculaire. L'altération du visible ainsi obtenue fait envisager la dégradation, voire la disparition du monde existant. L'effet accentue la sensation de se situer à un croisement, où ce qu'il y a derrière l'image rencontrerait ce à quoi semble ouvrir le paysage. Le sublime qui nous saisit face à ces Portes de Glaces suscite fascination pour la beauté mais aussi effroi face à leur grandeur autant qu'à leur vulnérabilité.



>>> KATHERINE BALL (PRODUCTION GOETHE INSTITUT)

Katherine Ball est un écosystème ambulant de champignons et de bactéries basé sur Terre. À travers ses pratiques artistiques, elle explore des manières de cohabiter avec une planète en crise. Ses projets incluent la vie sur une île flottante autonome, la création de filtres à champignons pour dépolluer un lac, une traversée des États-Unis à vélo en quête de solutions à la crise climatique, et un apprentissage immersif des stratégies biologiques inspirées de la désobéissance civile.

Héritages biologiques et visions d'avenir: Photographies des systèmes aquatiques expérimentaux de la Floating University Berlin

Cette exposition dévoile des extraits de *The Water Runs Through Us* (adocs, 2025), un ouvrage qui documente les pratiques expérimentales de filtration de l'eau et les activités menées à la Floating University Berlin. Fruit de la collaboration entre l'artiste et autrice Katherine Ball et le designer Felix Egle, ce livre explore la manière dont l'eau et les interactions humaines façonnent des écosystèmes uniques.

À la Floating University Berlin, des systèmes d'eau expérimentaux sont imaginés et construits dans toutes les directions. L'eau cascade dans les escaliers du laboratoire, serpente à travers une série de filtres biologiques, et poursuit son chemin vers la cuisine, la salle de bain, l'auditorium et la serre, établissant des circuits aussi fonctionnels que poétiques.

Cependant, la Floating University Berlin n'est pas une utopie. Son campus est niché dans un bassin de béton qui collecte les eaux de ruissellement de l'ancien aéroport de Tempelhof, mêlant conflits humains et pollution aquatique. Pourtant, dans cette partie du réseau d'égouts berlinois, la vie s'épanouit: roseaux, oiseaux migrateurs, grenouilles, renards, algues, insectes et bien plus encore. Ce bassin est à la fois un héritage biologique, marqué par un siècle de ruissellement post-industriel, et une oasis urbaine contemporaine, vibrante de diversité et de résilience.



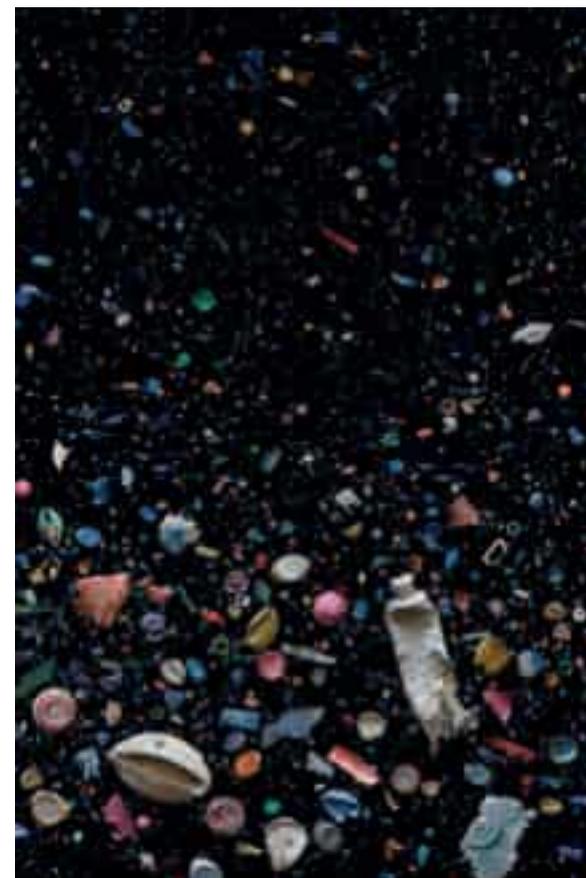
>>> MANDY BARKER

Mandy Barker est une artiste de renommée internationale dont le travail sur les débris plastiques marins, qu'elle mène depuis plus de 13 ans, est reconnu dans le monde entier. En collaboration avec des scientifiques, elle cherche à sensibiliser le public à la pollution plastique dans les océans en soulignant ses effets néfastes sur la vie marine, le changement climatique et, sur nous-mêmes. Son travail a été largement publié dans les magazines de plus de 50 pays et notamment dans le National Geographic, le TIME, le Guardian. Son travail a été exposé notamment au musée d'art moderne MoMA, au siège des Nations unies à New York, au Victoria & Albert Museum de Londres.

SOUP

SOUP, le titre de la série, désigne les débris plastiques en suspension dans la mer. Les accumulations massives se situent notamment dans l'océan Pacifique Nord et dans les zones de la mer de Chine méridionale autour de Hong Kong. La série suscite une réaction émotionnelle grâce à la contradiction entre l'attrait esthétique initial et la prise de conscience sociale. Tous les plastiques photographiés ont été récupérés sur des plages du monde entier. Ils forment comme une collection de débris présents dans les océans de la planète. Les légendes précisent les types de plastiques de chaque image démontrant la variété de déchets dans nos océans.

Coproduction GLAZ festival-Université de Rennes.



>>> PATRICK BOGNER

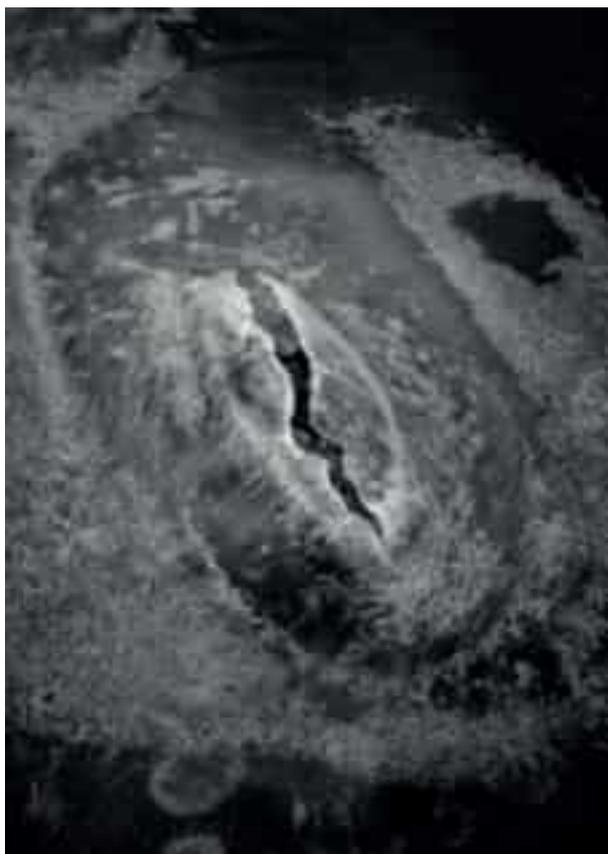
Patrick Bogner exerce la profession de photographe depuis 1987, vit et travaille à Strasbourg, et consacre sa démarche artistique à des lieux dont il interroge la théâtralité. Ses thèmes de prédilection s'articulent autour des notions d'éphémère et d'impermanence. Après avoir arpenté vingt années durant les régions reculées d'Amérique latine, il entreprend dès 2014 d'explorer la thématique du sublime, du silence et de la «tragédie du paysage» chère aux romantiques allemands des premières décennies de XIX^e siècle. L'Arctique et le Grand Nord européen lui offrent – dans sa relation au paysage – de confronter la subjectivité de l'émotion à l'objectivité de l'expérience du visible.

Il en publie *Edgeist* en 2020 et *Hivernies* en 2024 aux éditions l'Atelier Contemporain.

Le secret

«La terre ouvre un œil. Ses paupières blanches sont de glace, ciselées par la mer. L'écorce a craqué. Qu'y a-t-il au-dessous? Quel puits de chimères? Est-ce un dieu qui s'éveille? La bouche d'ombre de la nuit? Son sexe engourdi qui se soulève et s'entrouvre? La promesse d'une naissance? Une créature inimaginable, tout près de venir au monde? Ou juste quelque fleur qui s'efforce d'éclorre? À moins que ce ne soit notre mémoire et son cri ténébreux, d'une matière inaudible? On voudrait y coller l'oreille pour entendre des voix perdues au fond du temps. Peut-être connaîtrait-on alors le secret de cette terre et de notre propre existence.»

Jean-Michel MAULPOIX



>>> CHRISTOPHE BOURGEOIS

Né en 1962, Christophe Bourgeois a suivi un cursus universitaire à l'école d'architecture de Strasbourg. Il y enseigne la photographie dans un atelier pluridisciplinaire d'Arts Plastiques depuis 1992. Dès cette même année, «Les nautiques», vingt photographies réalisées autour du lac Léman, lui avaient valu le prix «Paysages Européens» décerné à Vandoeuvre. En 1997, il avait été sélectionné pour représenter la FRANCE au concours culturel des 3^e Jeux de la Francophonie, à MADAGASCAR. Depuis il décline ses travaux personnels sur le thème du voyage. «Christophe Bourgeois est un insatiable voyageur-observateur dont la quête ne saurait s'arrêter, tant sa volonté de poursuivre sa route "sans risquer de mordre la poussière", vers le territoire des hommes, est impérative.» écrit Jean-Yves Bainier en citant Albert Londres dans la préface du livre *Fishtank* – édition: le caillou bleu, 2010.

Charybde et Scylla, ou le courroux des dieux

«Dès avant l'épopée homérique, les hommes avaient reconnu la présence des dieux dans tous lieux où phénomènes naturels remarquables en leur conférant un caractère sacré : forêt, cours d'eau, source, lac, vallée, montagnes...

Christophe Bourgeois, s'est attaché à saisir les images de lieux habités par les divinités et les nymphes. Ainsi, sur les berges abruptes d'un lac de la montagne vosgienne, se voit une silhouette géante, dessinée et sculptée par l'accumulation des roches antiques, image protectrice des rivages et des profondeurs. Saisie dans l'accomplissement d'une danse rituelle et éternelle, elle veille depuis des temps immémoriaux comme en écho aux poétiques "ménologues" de Jacques Lacarrière: "Au miroir du lac immuable, l'épopée dénombre ses fantômes"».

Jean-Yves BAINIER,
Conservateur honoraire en chef du patrimoine.



>>> NICK BRANDT

Nick Brandt est un photographe britannique dont les œuvres explorent l'impact de la dégradation écologique et des dérèglements climatiques, tant sur les individus vulnérables que sur la faune et la nature. Depuis 2020, il travaille sur la série mondiale *The Day May Break 2021-2024*. Cette série a été photographiée au Kenya, au Zimbabwe chapitre un, en Bolivie chapitre deux, aux Fidji avec *SINK/RISE*, chapitre trois – 2023, et en Jordanie avec *The Echo of Our Voices*, chapitre quatre - 2024.

Avec *The Day May Break*, qui a débuté en 2020, le photographe explique que pour lui, il vaut mieux être en colère et actif qu'en colère et passif. Une fois que nous devenons actifs, le désespoir nous semble moins écrasant. Nos actions, aussi petites soient-elles, peuvent nous donner de l'énergie et nous recentrer.

En 2010, Nick Brandt passe de la dénonciation à l'action et cofonde *Big Life Foundation*, une ONG qui emploie plus de 300 rangers pour protéger les animaux sauvages à la frontière entre le Kenya et la Tanzanie, luttant contre le braconnage.

SINK/RISE

SINK/RISE est le troisième chapitre de *The Day May Break*, une série mondiale entamée en 2020 et toujours en cours présentant des personnes et des animaux qui ont été touchés par la dégradation et la destruction de l'environnement.

Ce troisième chapitre est consacré aux habitants des îles du Pacifique Sud touchées par la montée des océans due au changement climatique. Les personnes figurant sur ces images, prises sous l'eau dans l'océan au large des îles Fidji, sont les représentants des nombreuses populations dont les maisons, les terres et les moyens de subsistance disparaîtront au cours des prochaines décennies en raison de la montée des eaux.

L'ensemble des photos a été pris sous l'eau en utilisant un appareil photo.

polkagalerie

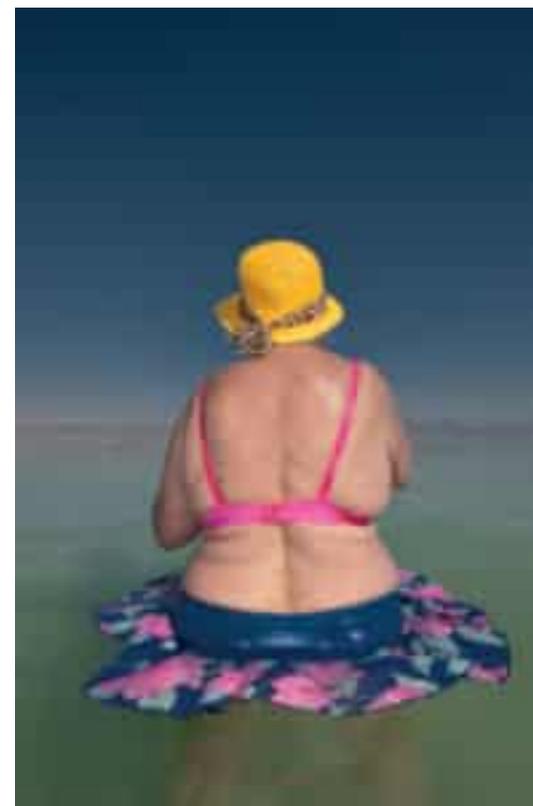


>>> ALEXANDER BRONFER

Alexander Bronfer est né en Ukraine et a étudié à Saint-Petersbourg, en Russie. Après avoir passé quelque temps en Lituanie, il s'est installé en Israël, où il a vécu dans un kibboutz dans le sud du pays et est tombé amoureux de la région de la mer Morte et du désert. Alexander est un artiste doué et innovant qui a une conception unique de la photographie de rue. Il se concentre sur le lien entre la photographie de rue et la photographie d'art, en capturant ses sentiments à l'égard de la scène plutôt que la réalité. Il s'intéresse actuellement aux questions environnementales et à notre interaction avec la nature. Son premier livre, *Under Sodom Mountain*, traite de la crise écologique de la mer Morte et est l'aboutissement de huit années de travail acharné. Alexander a été finaliste de nombreux festivals internationaux et israéliens de photographie, et ses œuvres ont été exposées dans le monde entier. Alexander est membre de l'équipe du magazine *Burn*.

The dead sea

« Cela fait plus de six ans que je me rends presque chaque semaine de Tel-Aviv à la mer Morte. Je ne sais pas pourquoi, mais une force extérieure me pousse à m'y rendre. Je me sens comme le Stolker du film d'Andrei Tarkovsky. La mer Morte est ma zone, celle où je m'efforce de retourner. Les gens ont toujours été fascinés par la mer Morte. Au fil des siècles, cet endroit a été le refuge de messies, de zélotes, de martyrs, de rois et d'ascètes. Les gens ont prié, péché, guéri et se sont entretués sur ses rives. Ils ont construit des barrages et des usines, foré des puits, coupé la mer de toute source d'eau douce et l'ont laissée mourir. Pendant ce temps, nous continuons à prier, à pêcher et à nous entretuer, en déplaçant nos chaises de plage et nos parasols de plus en plus loin, en suivant silencieusement la mer qui disparaît. »



>>> ALEXANDRE CHRISTIAENS

Alexandre Christiaens (Bruxelles, 1962) vit et travaille à Dave, Namur. Il a de nombreux voyages photographiques à son actif, sur mer comme sur terre et a dirigé de multiples ateliers photographiques. Son travail a été montré dans des expositions individuelles et collectives, en Belgique et à l'étranger.

Ses photographies sont reprises dans plusieurs collections publiques et privées comme le Service général du patrimoine culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Casaespacio, FIFV Valparaíso. Cl, SACO Antofagasta. Cl, le Centre régional de la photographie Nord Pas-de-Calais. Fr, le Musée de la Photographie de Charleroi. Be, la Bibliothèque Nationale Richelieu de Paris. Fr, le Centre Culturel de Hasselt. Be, la Space Collection, In Cité Mondi Liège.Be...

Voyage autour de ma chambre noire

«Dans son interprétation cinématographique (2008) du Voyage autour de ma chambre de Xavier de Maistre (1794), Olivier Smolders déclare, alors qu'il emmène son spectateur sur les traces du peuple Massai: «L'une des principales difficultés que rencontre le voyageur [...] consiste à renoncer aux images qui sommeillaient en lui avant qu'il ne prenne la route.» La formule est d'autant plus juste lorsqu'elle s'applique – et c'est naturellement à cela que renvoie le cinéaste – à un voyage dont l'existence même serait conditionnée par les images, fixes ou animées, qui en ressortiront [...] Cet élément qui parasite symboliquement un paysage à première vue idyllique, montre aussi l'intérêt du photographe pour saisir au plus près la texture des éléments: des filets de pêche sur le sol, la peau d'une chienne efflanquée, les branches d'un cyprès [...] Il n'est pas anodin que le visiteur soit accueilli par la vue d'une étrange construction de béton, sorte de temple contemporain inachevé comme en écho au Parthénon présenté de l'autre côté de la paroi, érigée sur la mer.»

Pierre-Yves DESAIVE

Extrait du texte paru dans le Photographie Ouverte n°173 de septembre 2017



>>> ARNAUD CHOCHON

En 2014, Arnaud Chochon décide de suspendre son activité salariée pour s'inscrire à l'école de photographie de Toulouse (ETPA). Il en sort diplômé en 2016 avec la mention spéciale du jury. Ses travaux personnels sont généralement construits sur le long cours. Il alterne résidences d'artistes, expositions personnelles, commandes et recherches photographiques. L'exposition constitue pour lui un vecteur primordial permettant la rencontre de ses sujets au public, l'échange et la confrontation des points de vue. Il ajoute aujourd'hui d'autres écritures à sa photographie comme le reportage sonore et élargit le champ d'action de ses sujets et de leurs formes grâce à diverses collaborations artistiques. Ses sujets sont régulièrement publiés dans la presse nationale et internationale. Son premier livre photographique, «Way to blue», est sorti en Mars 2023 porté par les éditions Filigranes.

Entre deux eaux

«Il y a piscines et piscines. Piscines particulières qui furent un temps signes extérieurs de richesse mais qui aujourd'hui constituent l'aménagement du plus banal des pavillons de banlieue aux terrains garantis "piscinables", piscines municipales bruyantes et populeuses où les corps se mêlent dans un joyeux désordre de plongeurs et de fortes odeurs de chlore. Piscines ouvertes l'été, couvertes l'hiver mais qui n'ont pour la plupart qu'une valeur d'usage. Toutes autres et nettement plus aristocratiques sont ces piscines que nous propose le regard d'Arnaud Chochon qu'il a découvertes par un patient repérage dans divers villes de France. D'ailleurs, dans leur majesté, leurs architectures imposantes de style néo-classique, néo-baroque, arts déco, art nouveau et même industrielles, elles ressemblent plus à des théâtres, des temples, des cathédrales, des bibliothèques et nous renvoient plus à l'image de la culture que de la culture physique. [...] En arrêt de fonctionnement, ne résonnant plus d'aucun bruit parasite, elles se posent là, belles et monumentales, au point de les espérer abandonnées à tout jamais à leur seule présence silencieuse et photographique.»

Dominique ROUX



>>> MELISSA DECAIRE

Melissa Decaire est une auteure, réalisatrice et photographe Canadienne, résidente à Strasbourg, membre de la Scam* et de l'Adagp. Son travail se distingue par l'attention constante qu'elle porte à la question du patrimoine et du paysage en tant que valeurs humaines et par la cohérence formelle et visuelle de sa démarche. Tout en explorant la diversité du réel, elle couple la photographie documentaire aux hors champs critiques ou sensibles pour aborder la fragilité du paysage, confrontée aux mutations sociales, économiques et environnementales. Sa pratique se développe enfin en associant la photographie à divers médiums, tels la collecte d'archives et le texte.

L'Escaut, L'eau, un fleuve, un poète et son tombeau.

La thématique de l'eau, fut traitée à torrents au cours des siècles par les peintres réalistes, les poètes, les écrivains. L'eau sous la forme d'un fleuve, objet de figuration naturelle, revêt aussi une dimension allégorique; il est l'attribut des Dieux, des héros, des rois. Le fleuve Escaut est l'élément essentiel du décor paysager de la noble Flandre, de ses mythes, de ses batailles, de ses légendes. En 1916, ce fleuve forge l'imagination et les espérances de l'immense poète et critique d'art Emile Verhaeren. Dans son poème *L'Escaut*, Verhaeren déverse un flot de louanges aux eaux qu'il qualifie tour à tour de «pâle et vermeil, sombre et clair, douce ou rugueuse, paisible ou arrogante, calme et profonde». Pour la sentir encor, même à travers la mort, c'est en marge de la rive de l'Escaut dans le village de Sint-Amand que le poète a souhaité être inhumé au lendemain de la première guerre mondiale.

Un siècle plus tard, le fleuve devient la source d'inspiration de ce projet qui nécessite d'arpenter ses rives depuis sa source dans la région des Hauts-de-France, en traversant la Belgique jusqu'à son embouchure donnant sur un large estuaire appartenant aux Pays-Bas, tout au long des cinq dernières années. [...]

Confrontées au poème, les images de cette série présentées sous la forme d'un triptyque d'oeuvres aux compositions de formats variés, deviennent des témoignages idylliques, permettant de percevoir l'esprit et l'âme des territoires qui abritent le fleuve, de la vie, à la mort.



>>> PIERRE DE VALLOMBREUSE

Depuis 1986, ce photographe est inlassablement témoin de la vie des peuples autochtones sur les cinq continents. Son travail est un signal d'alarme. Elle se structure autour de grands projets s'étalant sur plusieurs années: Peoples, Roots Men, Sovereigns, Badjao - une disparition silencieuse, The Valley, W. Project USA... Leur vocation est d'alerter le public sur le sort de ces peuples, car loin de la réalité primitive, exotique et surannée véhiculée autour d'eux, la réalité qu'il nous montre à travers la photographie est bien différente: c'est un combat pour leur survie.

Les Badjaos

La fin d'un monde avec Les derniers nomades de la mer

«C'est à Bornéo, en 1984, que tout a commencé pour moi. J'étais parti me perdre en son cœur à la recherche des Punans, les derniers nomades de cette île gigantesque couverte de jungle épaisse et de montagnes mystérieuses. Vingt-trois ans plus tard, en 2007, Bornéo devait encore entrer dans ma vie. Au Nord de l'état malais de Sabah, je venais d'y rencontrer un peuple farouche, libre et poétique. On les appelle les Badjao laut, ou Badjaos de la mer, en opposition aux Badjao tana, Badjaos de la terre, anciens nomades sédentarisés depuis des siècles. Un peuple sans passeport dans les mers du Sud avec qui j'ai vécu presque une année, lors de cinq voyages. Il vit ses derniers jours de nomade à cause du réchauffement climatique, de la pêche industrielle et des dangers liés à la piraterie. Le réchauffement climatique, la pêche intensive, menacent la vie des derniers nomades de la mer.

Perdus aux confins du nord de Bornéo, de l'archipel des Célèbes en Indonésie et du sud des Philippines, naviguant sur les mers de Sulu et de Célèbes, des milliers de véritables nomades de la mer de Badjao voient leur mode de vie menacé, tout comme leurs cousins sédentaires et toutes les populations de la région qui vivent de la pêche sur les hauts fonds. Des millions de personnes sont concernées.[...] Dans cette zone, véritable poudrière, où pirates, extrémistes musulmans désormais liés à Daesh, policiers corrompus, trafiquants en tout genre (humains, drogue, cigarettes, armes...), quelques milliers de nomades apatrides tentent de survivre, victimes de ces groupes armés.»



>>> MATHIEU DO DUC (AGENCE & GALERIE VU)

Né au Vietnam en 1958, Mathieu Do Duc vit et travaille aujourd'hui à Marseille. Très influencé par la génération de «Committed Photographers» (photographes engagés) et des photographes humanistes français (HCB, Doisneau, Ronis, Boubat, Dominique Darbois et tant d'autres), il a démarré la photographie par un travail de dix années sur les enfants d'une cité HLM en banlieue parisienne, à Fresnes Val de Marne. Il s'intéresse à l'humain dans sa quotidienneté la plus simple, traquant les instants empreints de poésie et s'attache à montrer ce que nous ne voyons plus faute de ne plus savoir ou de n'avoir plus le temps de regarder. Ses sujets vont des enfants aux amoureux, aux signes d'humour que nous laissons dans la ville. Qu'il photographie devant sa porte, son quartier chez lui à Marseille ou à des milliers de lieues de là -d'ailleurs il se positionne lui-même comme un voyageur perpétuel- il porte le même regard simple, émerveillé et respectueux sur les êtres qu'il croise que ce soit à Paris, New York, Lisbonne, Amsterdam ou Marrakech.

Lost memories on my doorstep – Fragments de vie restitués

Vous vous souvenez de ce slogan «les moments Kodak: les souvenirs que vous pouvez conserver pour toujours»*. Mais lorsqu'elles sont grignotées, colonisées, dévorées par la moisissure issue des infiltrations d'eau et des inondations jusqu'à en devenir méconnaissables, que peut-on espérer de ces photos si ce n'est de prendre la décision terriblement douloureuse de s'en débarrasser, le cœur chaviré et la mort dans l'âme. C'est sans doute ce qui s'est passé pour cet album de photographies échoué il y a une quinzaine d'années, dans le conteneur à poubelles au bout de ma rue. Je l'ai recueilli instinctivement comme si quelqu'un avait abandonné un bébé dans un couffin sur le pas de ma porte: Des tranches de vie mémorables réduites à néant! Inimaginable pour moi qui ai si peu de photographies de ma famille au cours de l'exil vers la France, comme de mon enfance à Marseille! Puis, une sorte d'attraction insolite me poussa à nettoyer les images et je me mis à les observer dans leur nouvel état. Évidemment sur la plupart des photos, les gens ne sont pas reconnaissables, les moisissures en avaient endommagé un grand nombre. Mais on pouvait y entrevoir des scènes de vie d'une famille ordinaire des années 80/90: Des fêtes, le bonheur d'un mariage, des joies partagées au restaurant, des virées détente au ski, à la plage, au camping au bord d'une piscine. Des visages déformés mais sur lesquels on peut distinguer des sourires, un bébé et son papa, un chien. En somme des images ordinaires, rassurantes, et attendrissantes comme il doit y en avoir dans bon nombre de foyers d'ici et d'ailleurs.



>>> CATHERINE DUVERGER

Catherine Duverger est photographe, elle vit et travaille à Rennes. La question qui traverse son travail est ce qui hante le paysage, les lieux et les êtres.

Entre 2022 et 2023 elle réalise deux expositions intitulées «Hantises», dans la galerie Le Carré d'art à Chartres- de-Bretagne et à l'Espace 36 à Saint-Omer dans les Hauts-de-France. Les pollutions de l'usine Lactalis sur la rivière de la Seiche et celle des cartonnières ainsi que les inondations que peut provoquer l'Aa sont au cœur de ses recherches depuis deux ans. En janvier 2023, elle présente l'exposition «L'ombre du soleil», au Phakt, centre culturel du colombier à Rennes. Un travail sur un mythe fondateur fictif, celui des trois soleils, un centre commercial des années 70 au centre de Rennes. Elle cherche à révéler ce qui hante cet espace fictionné, rêvé devenu désuet.

LA MÉMOIRE DE L'EAU

«Lors de ma présence à Saint-Omer, j'ai été frappée de découvrir les résurgences d'un ancien mode de vie basé autour des canaux du marais. Dans le même temps, mon intérêt pour le fleuve Aa qui alimente ces derniers m'a conduite à prendre conscience d'un passé industriel qui a laissé son empreinte sous la forme d'une pollution presque invisible. L'installation vidéo *La mémoire de l'eau* est constituée d'un meuble à casiers, évoquant un mobilier d'apothicaire, dans lequel sont disposés d'anciens flacons de parfums issus des collections privées de la Cristallerie d'Arques qui officie plus haut sur le fleuve.

Ces fioles, étiquetées avec des noms de polluants ou d'initiatives écologiques contiennent toutes de l'eau issue du réseau local. Un flux vidéo filmé au smartphone, constitué de prises de vue du marais, du fleuve et de diverses occurrences de l'eau dans la ville est projeté sur ce mobilier.

En résultent un dialogue plastique entre ces images, les flacons de parfum au caractère presque désuet évoquant un passé industriel pas si lointain et l'évocation de la pollution soulignée par la présence de spectres colorés dus à la diffraction de la lumière vidéo dans le cristal. À cette installation vidéo vient s'adosser un pendant photographique: Des agrandissements de photographies microscopiques représentant ces polluants sont encollés à la manière d'un papier peint sur lequel est accroché un imposant portrait. Il est extrait d'une série de photographies posées en costume réalisée avec des adolescents qui s'inspirent des portraits bourgeois présents dans le Musée de l'Hôtel Sandelin de Saint-Omer. La surimpression avec le paysage qui jouxte le fleuve lui donne un caractère fantomatique hors du temps.»



>>> EAU ET SOLIDARITÉ

L'agence de l'eau Rhin-Meuse

L'eau est un patrimoine commun de la nation qu'il faut protéger. Notre santé, nos activités, notre qualité de vie en dépendent. Préserver cette ressource et les écosystèmes naturels est une mission d'intérêt général. C'est la mission de l'agence de l'eau Rhin-Meuse.

Opérateur de l'État, l'agence de l'eau Rhin-Meuse accompagne, techniquement et financièrement, tous les acteurs locaux (collectivités, industriels, PME-PMI, agriculteurs, associations...) ayant un lien avec l'eau et la biodiversité dans le cadre d'un programme d'actions pluriannuel. Nos collaborateurs interviennent au quotidien pour connaître, définir les priorités d'action en agissant au plus près des territoires, pour protéger durablement les ressources en eau sous climat changeant.

Solidarité internationale pour l'eau

La mise en œuvre des droits humains à l'eau et à l'assainissement constitue un secteur prioritaire d'intervention de la politique de développement et de solidarité internationale que la France soutient pour faire face aux objectifs de développement durable fixés par l'ONU dans son agenda 2030 et à ceux de l'accord de Paris sur le climat.

La loi Oudin-Santini permet depuis 2005 aux collectivités gestionnaires des services d'eau et d'assainissement et aux agences de l'eau de consacrer jusqu'à 1% de leurs ressources financières à la coopération internationale dans le secteur de l'eau. Chaque année, l'agence de l'eau Rhin-Meuse soutient plusieurs dizaines de projets de solidarité ou de coopération institutionnelle, pour un montant total de plus de 1,5 M€.

Par cette exposition, l'agence de l'eau Rhin-Meuse met à l'honneur ses partenaires, les porteurs de projets, collectivités et associations, et valorise leur engagement pour faire de l'accès à l'eau et à l'assainissement un droit universel. Découvrez dans les 40 photos retenues, le regard de ces photographes engagés, un regard parfois poétique et attendrissant, parfois plus technique et empreint de la réalité du terrain.

Cette exposition illustre la diversité des actions portées. Merci à tous nos partenaires!



>>> GRÉGOIRE ELOY (TENDANCE FLOUE & GALERIE ÉCHO 119)

Grégoire Eloy est né en 1971 à Canne et vit à Paris. Il devient photographe en 2003 après un début de carrière en économie et finance. Il est membre du collectif Tendance Floue depuis 2016.

Eloy travaille d'abord sur l'héritage de l'ex-URSS et la difficile reconstruction de l'après. Puis, de 2010 à 2021, il produit une trilogie sur la science de la matière: matière noire, étude d'une faille sismologique en Italie, suivi d'un des derniers glaciers des Pyrénées. Il collabore avec des scientifiques pour livrer une expérience personnelle de la matière et de l'invisible.

Ossoue

«Ossoue» – c'est ainsi que se nomme l'un des plus grands glaciers des Pyrénées, situé dans le massif du Vignemale, sur le versant nord de la frontière franco-espagnole. C'est également le nom qu'a choisi le photographe français Grégoire Eloy (membre du collectif Tendance Floue), lauréat de la Bourse du Talent (2004) et du Prix Niépce (2021), pour son projet qui documente l'inexorable disparition prochaine de ce majestueux géant de glace.

[...] Accompagnant les glaciologues de l'association Moraine pour mesurer l'évolution du glacier, travaillant avec des chercheurs de l'Observatoire Midi-Pyrénées spécialisés dans le traitement d'images satellitaires stéréoscopiques, unissant images issues de prises de vues réelles, photographies historiques, photogrammes de glace et images de synthèse satellitaires, le photographe donne à voir un compte-rendu complet du glacier Ossoue. C'est aussi en réunissant ces différents médias qu'émerge un sentiment inattendu: celle de la perte de notion d'échelle, pour le spectateur, qui pourrait peut-être se rapprocher de l'expérience vécue par le photographe. On l'imagine se débattant avec le froid dans cette infinie étendue de blanc puis de noir que l'on devine dans ses images.

Sans Titre, 2021 - Série Ossoue © Grégoire Eloy, Tendance Floue.
Avec l'aimable autorisation de la Galerie Écho 119.



>>> EDWARD KAPROV (COPRODUCTION, CCAM/NOP-GE)

Né dans l'ex-Union soviétique, Edward Kaprov émigre en Israël au début des années 1990. Pendant plus de vingt ans, il pratique la photographie documentaire en free-lance, collaborant notamment avec National Geographic, Geo ou El País. Dans ses travaux, il met en relation les idéaux brisés de sa terre d'accueil et ceux de sa mère patrie. De ses reportages sur l'armée israélienne aux manifestations palestiniennes, en passant par les orphelinats de Tchétchénie, le photographe illustre l'inhumanité et l'absurdité du monde. En juin 2022, lui qui détient la nationalité israélienne et refuse de se désigner comme russe part sur le front de la guerre en Ukraine pour immortaliser les visages des soldats et des volontaires. Ses images aux multiples nuances de gris, réalisées sur plaques de verre, résonnent avec l'âpreté du conflit. Procédé ancien inventé au milieu du XIX^e siècle, le collodion humide fait aussi écho aux clichés de la guerre de Crimée en 1854. Par l'emploi de cette technique apprise dans les livres, Edward Kaprov entend apporter à son travail un parti pris esthétique et une profondeur historique.

H₂O, entre Charybde et Scylla

Durant de la résidence de création, proposée par le Nouvel Observatoire Photographique du Grand Est, dans le cadre de L'Événement Photographique #3, autour du thème H₂O, entre Charybde et Scylla Edward Kaprov s'est intéressé aux espaces naturels et industriels dans lesquels l'eau revêt une importance fondamentale sur le territoire du Grand Est. Il a sillonné la région à la recherche de lieux où sa sensibilité et son regard ont croisés des espaces harmonieux, esthétiques qui questionnent la vulnérabilité de notre humanité. Il a travaillé au collodion humide, une technique qui nécessite de prendre le temps de la pose et de s'interroger sur la temporalité des lieux traversés. Comment rendre compte de notre interdépendance et notre coexistence avec la nature, comment interroger la surexploitation humaine et remettre en question notre rapport à l'eau et à sa consommation.



>>> M'HAMMED KILITO (GALERIE GOWEN)

M'hammed Kilito (né en 1981 à Lviv, Ukraine) vit et travaille à Rabat. Il est titulaire d'une licence en sciences politiques, Université de Montréal et d'une maîtrise en sciences politiques, Université d'Ottawa. Il participe actuellement au programme de mentorat VII, d'une durée de deux ans. M'hammed Kilito est une figure emblématique de la photographie documentaire internationale. Au cours de sa carrière, il a réalisé des travaux fondés sur un engagement artistique fort, dans une perspective humanitaire, sociale et environnementale. Il a reçu les plus hautes distinctions du photojournalisme: explorateur du National Geographic, boursier de la Fondation Magnum, lauréat du World Press Photo, boursier de la Prince Claus Fund et de l'AFAC.

Before it's gone

Situées dans les régions arides et semi-arides et considérées comme un rempart écologique contre la désertification et un refuge important pour la biodiversité, les oasis constituent un écosystème original, basé sur le juste équilibre de trois éléments: l'abondance de l'eau, la qualité du sol et la présence de palmiers dattiers. Les palmiers, avec leur feuillage en forme de parasol, créent un microclimat humide, à l'abri du vent et favorable au développement des plantes. Depuis 20 ans, cet équilibre n'existe plus et ces îlots de verdure au milieu du désert subissent les impacts de l'intervention humaine et du changement climatique. En effet, selon les statistiques officielles du ministère marocain de l'agriculture, au cours du siècle dernier, le Maroc a déjà perdu les deux tiers de ses 14 millions de palmiers. *Before it's gone* est un projet à long terme qui documente la vie dans les oasis en mettant l'accent sur les questions complexes et multidimensionnelles de la dégradation des oasis au Maroc et son impact sur leurs habitants.

GOWEN
GENÈVE, SWITZERLAND



>>> BOGDAN KONOPKA

Né en 1953 à Wrocław (Pologne), Bogdan Konopka est décédé en 2019 à Paris où il vivait depuis 1994... Après une formation de photochimiste, Bogdan Konopka s'est appliqué dans un premier temps à photographier le climat apocalyptique de sa ville natale de Pologne, alors réduite à l'état de ruine dans sa quasi totalité. Arrivé en France fin 1988, il y poursuit son travail sur le devenir des villes et l'étend également aux grandes cités européennes et chinoises, dont il immortalise plutôt le quotidien qui se dégrade que le spectaculaire. Sans jugement de valeur, sans condamnation ou dénonciation, il prend en charge le temps qui passe. Choissant minutieusement et patiemment ses lieux de prises de vue, il photographie la face cachée d'un environnement urbain tout à la fois divers et unique. Car si chaque ville y garde sa singularité, l'oeuvre de Bogdan Konopka ne manque pas d'abolir les frontières, et de révéler l'universalité de la mue permanente de la «peau des villes». Ainsi dépouillées de toute figure humaine, ses miniatures photographiques témoignent du regard attentif que porte Bogdan Konopka sur le monde et dégagent un ineffable souffle de vie.

L'œil véritable de la terre, c'est l'eau

«L'œil véritable de la terre, c'est l'eau» Gaston Bachelard

«Été 1997. En Pologne, le fleuve Oder déborde et ravage toute la région. La crue engloutit la maison familiale construite dans une cuvette à l'abri de la digue. L'eau stagne pendant plusieurs mois, pourrissant tout. Au printemps suivant, la première visite au pays conduit naturellement Bogdan à la maison désormais abandonnée. Parmi les décombres, un album de photos de famille en décomposition. Ces images noyées signeraient-elles le deuil d'une impossible résurrection? Surtout ne pas se retourner sur la perte. Bogdan prend l'album dans ses bras, le sèche, et l'emmène avec lui à Paris. A l'arrivée de l'hiver, son père qui n'a jamais revu sa maison meurt à plusieurs centaines de kilomètres.» C'est alors que Bogdan entreprend de photographier l'album.

Jacqueline KONOPKA



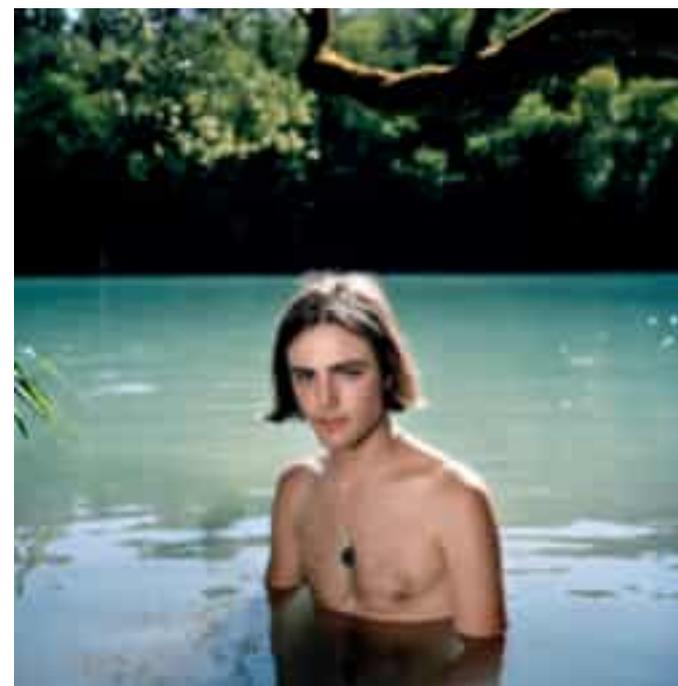
>>> YOHANNE LAMOULÈRE (TENDANCE FLOUE)

Yohanne Lamoulère est diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles en 2004. Ses thèmes de prédilection sont la périphérie des villes et l'insularité dans ce qu'elle a de protéiforme. Elle publie Faux Bourgs (éditions Le Bec en l'air) en 2018, compilation de ses séries sur Marseille. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions: Rencontres d'Arles, MUCEM (Marseille), festival Portraits (Vichy), Fondation Schneider (Wattwiller), festival ImageSingulières (Sète), Clervaux-Cité de l'image (Luxembourg), et figure parmi des collections publiques et privées (Cnap, BnF, Neuflyze OBC). Yohanne Lamoulère est membre du collectif Tendance Floue.

Les Enfants du fleuve

Les Enfants du fleuve est un projet qui a pour point de départ la découverte d'une île située dans le delta du Rhône, en Camargue. Après y avoir séjourné plusieurs mois, la photographe Yohanne Lamoulère travaille autour de la notion subjective d'insularité, puis décide de construire une embarcation à partir de matériaux de récupération: Anita naît de la rencontre fortuite d'une péniche abandonnée et d'une caravane. Elle va naviguer et circuler par étapes, à contre-courant, de la mer Méditerranée jusqu'au glacier du Rhône, afin de raconter et documenter un territoire de 812 kilomètres de long. La photographe ramène de ce voyage une galerie de portraits où l'on croise des figures populaires et merveilleuses, à l'instar de cette embarcation utopique. Le Rhône apparaît comme un fleuve dompté et fragile, ambivalent et fantasque. L'artiste confie: «Ce travail rend compte des aspects les plus contradictoires du Rhône et de la manière dont j'ai appris à le traverser, à dormir sur ses eaux, à y vivre. Observer et être en résistance: un bateau qui remonte, qui lutte contre le courant, c'est déjà un récit sous tension et ce projet se nourrit tout entier de cet état d'être».

Série réalisée dans le cadre de la Grande commande Photojournalisme *Radioscopie de la France: regards sur un pays traversé par la crise sanitaire* financée par le Ministère de la culture et pilotée par la BnF.



>>> DAESUNG LEE (GALERIE ÉCHO 119)

Daesung Lee est né à Busan (Corée) en 1975. Il vit à Paris depuis 2010. Après un master en beaux-arts avec une option en photographie à l'université Chung-Ang de Séoul, il se tourne en 2008 vers la photographie documentaire. Depuis, Lee s'attache à raconter l'impact de la crise écologique sur les vies humaines. Son travail, qui utilise la fiction pour mieux parler des problématiques abordées, raconte la montée des eaux qui menace les habitants d'une île en Inde (Futuristic Archaeology, 2014), les conséquences de la désertification en Mongolie (On the Shore of a Vanishing Island, 2011) ou encore le difficile héritage de la mémoire du conflit en ex-Yougoslavie (Love your Neighbours, en cours).

Futuristic Archaeology

Futuristic Archaeology explore le sujet de la désertification en Mongolie. Le nomadisme est depuis des siècles au centre de la culture du pays. Malgré une urbanisation qui s'est intensifiée ces dernières années, 35% de la population est encore aujourd'hui nomade et dépend des vastes pâturages, lacs et rivières qui traversent le pays. Ce mode de vie se voit de plus en plus menacé par la désertification et l'avancée du désert de Gobi. L'une des raisons principales découle du changement même des modes de vie. La demande de cachemire des pays occidentalisés augmente de manière régulière. Or, en remplaçant les moutons par des chèvres, plus gourmandes, et en augmentant les cheptels, apparaît la menace d'un surpâturage, qui menace de désertification 80% de ce territoire déjà affaibli par le réchauffement climatique (assèchement des lacs et des rivières). Si Lee a pour objectif d'alerter, ses images ne sont pas là pour juger. Elles questionnent, appellent à la réflexion, informent des changements – des écosystèmes certes, des traditions et des modes de vie qui dépendent d'un environnement particulier surtout. Il voit la photographie comme une aide à la prise de conscience écologique.

[...] Recourir à la fiction lorsque l'imagerie photojournalistique ne semble plus suffire pour parler des enjeux: c'est l'arme choisie par Daesung Lee pour mieux interroger, questionner et avertir des risques d'une société anthropocentrée.

Untitled, 2014 - Série Futuristic Archaeology © Daesung Lee.
Avec l'aimable autorisation de la Galerie Écho 119.



>>> STEPHANE LEMPEREUR

Stéphane Lempereur est photographe, il vit en Lorraine. Il a appris à regarder l'eau, le ciel, les saisons, il photographie ce que le monde lui apporte sans chercher plus loin. En photographie comme en tout, il y a les contemplatifs et les actifs. Ceux qui vont chercher leurs images à un bout ou l'autre du monde et ceux qui attendent ce que la nature, la vie, le hasard et le temps leur apportera. Le lorrain Stéphane Lempereur est de ceux-là. Installé un temps sur une péniche à Nancy, il photographie son monde, c'est à dire sa péniche et ses alentours, ceux qui le visitent, les objets flottants, les reflets dans l'eau et le ciel au-dessus de tout cela. De cette contemplation quotidienne est née une œuvre, c'est à dire un corpus artistique cohérent. Comme Stéphane Lempereur le dit, pas besoin de faire des "centaines de milliers de kilomètres" pour trouver de quoi photographier. Besoin pour d'autres. Contemplatifs ou hyperactifs, tous n'ont-ils pas raison selon leur propre regard?

Feen im wasser – Des fees dans l'eau

«Durant plus de 2 années tel un "elficologue" averti j'ai traqué dans l'eau et les marécages les traces du "petit peuple"... Avec confiance, ils elles sont venus vers moi les elfes, fées, gnomes et autres farfadets. Veuillez trouver sous vos yeux quelques unes de leurs apparitions enregistrées sur le film noir et blanc de ma "Caméra Obscura" et développé avec attention dans mon laboratoire. Il n'y a ni photoshop, ni photo-collage, ni photomontage dans ces résultats mais bien un entre 2 mondes immortalisé...»



>>> DANIEL MILAN (PRODUCTION NOP-GE)

Après un demi-siècle à parcourir le monde pour assouvir sa passion de l'entomologie, notamment, l'étude des papillons, c'est le monde minuscule qui a pris la succession. Spécialiste des diatomées, son horizon s'ouvre également sur d'autres habitants aquatiques. Le plancton végétal et animal sont ses nouveaux amis.

Monde extraordinaire de l'invisible

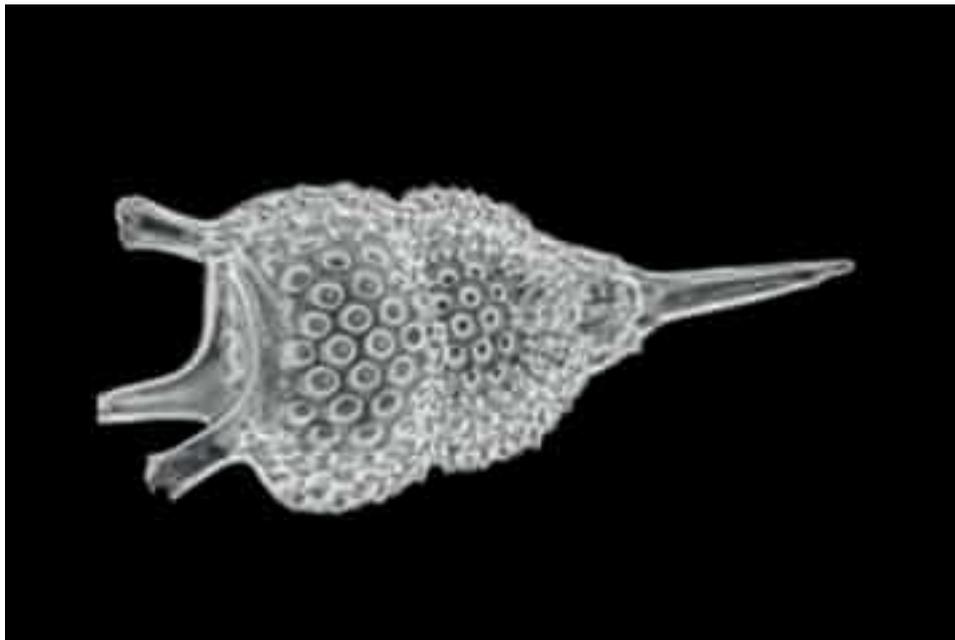
L'exposition présente des éléments du micro-plancton, se divisant en plancton végétal (phyto-plancton) et plancton animal (zooplancton).

Dans le plancton végétal, on observe: les algues et les diatomées (algues dans une coquille de silice).

Dans le plancton animal on trouve les animaux en cours de formation (larves) et animaux adultes. Les radiolaires (marins) sont composés d'une seule cellule (protozoaires) entourée d'un squelette de silice, particulièrement spectaculaire.

Formes improbables, créatures mystérieuses, inquiétantes, magie de la perfection créatrice, la nature nous émerveille chaque jour.

Mais c'est encore plus impressionnant dans le monde qu'on ne voit pas: le monde microscopique. Un monde foisonnant dans cette goutte d'eau, alors qu'apparemment, il n'y a rien. Mais que de découvertes sous les lentilles du microscope!



>>> ALICE PALLOT (GALERIE LEICA & GALERIE HANGAR)

Alice Pallot (FR, 1995) vit et travaille entre Paris et Bruxelles (FR/BE). Elle étudie la photographie à l'ENSAV La Cambre (Bruxelles, BE), dont elle est diplômée (BA et MA) en 2018. La même année, elle gagne le prix Roger De Conynck. Depuis, elle expose dans des institutions et galeries européennes.

En 2022, elle participe à la Résidence+2 (photos et sciences). Elle y développe la série Algues maudites. Durant l'année 2023/2024, elle montrera ce projet dans 25 expositions en Europe, dont les Rencontres d'Arles durant La Nuit de l'Année et l'exposition Science/Fiction. Une Non-Histoire des Plantes à Paris, à la MEP. Alice Pallot publie des livres: Land (2016), Himero (2020) Suillus (2021, rééd. 2022), Algues maudites, a sea of tears (Area books, 2023), Red Bloom (The Eyes, 2024).

En 2024, Alice Pallot est lauréate des Rencontres de la Jeune Photographie Internationale à la Villa Perchon et du prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale avec la Gacilly et Leica. En novembre 2024, les trois différents volets de Algues maudites font l'objet d'une exposition à la galerie Leica à Paris en collaboration avec l'ESA. Algues maudites a été présenté à Paris Photo avec Hangar Gallery.

Red Bloom

Le travail Algues maudites de Alice Pallot a été initié en 2022 avec la Résidence+2 et les scientifiques du CNRS Occitanie-Ouest. Algues maudites s'intéresse à la prolifération des algues vertes dans la baie de Saint-Brieuc, en Bretagne. Véritable problème sanitaire et environnemental, elles génèrent sur le littoral, une pollution olfactive et toxique.

Avec Red Bloom, second volet de la série Algues maudites, Alice Pallot ouvre un nouveau chapitre exploratoire sur les conséquences du dérèglement climatique et la prolifération des algues vertes. Il s'intéresse au phénomène de photosynthèse en montrant l'absorbance des rayonnements rouges du soleil par les algues vertes qui accélèrent leur prolifération. Afin matérialiser ces données, Alice Pallot dévoile des images d'écosystèmes menacés dans la baie de Saint-Brieuc, accompagnées d'images de paysages réalisés in situ, sans retouches, où une interprétation du phénomène de photosynthèse (rayonnements rouges) devient visible.



HANGAR



>>>BENOIT PINERO

Photographe-auteur-chercheur Benoit Pinero allie les arts et les sciences, la connaissance et la création, pour imaginer des expériences en prise avec les grands enjeux sociaux et politiques contemporains. Il suit une démarche hybride où s'articulent les outils de l'enquête de terrain, les principes de l'auto-description et des recherches formelles sur le statut des images. Il use de la photographie comme d'un outil polymorphe lui permettant tout à la fois de documenter une enquête, de poser un regard critique ou de décrire un état sensible du monde. Ainsi le récit photographique, composé au sein de formes immersives, nous met-il en capacité de changer nos représentations, en faveur d'une plus grande attention aux êtres et aux choses qui nous entourent.

Un fleuve à soi

Cette installation photographique et sonore est extraite de Nebula liger, récit d'enquête sur un fleuve, qui a conduit l'auteur à connaître intimement sa topographie, ses îles, ses berges, ses sédiments, sa flore et sa faune. Les cheminements réguliers, les nombreuses séances de prises de vue, ont rompu la distance entre regardeur et regardé. Inspiré des propos de l'ethnologue Martin de la Soudière, Benoit Pinero dit être «entré en paysage», jusqu'à la fusion...

«Un fleuve à soi est une enquête hasardeuse, hésitante, dans, par et avec le brouillard. Souvent pensé comme une entité neutre, le brouillard est ici investi d'une réelle puissance d'agir. En troublant la vue, atténuant les sons et masquant les repères, il déstabilise, détourne notre regard, lui impose l'invisible. En cela, il nous conduit à renoncer à une part de nos habitudes, de notre héritage culturel d'espèce regardeuse. Le brouillard serait ainsi une forme d'orthèse, une béquille visuelle, pour ré-apprendre à voir, à re-connaître, à re-composer une connaissance sensible de ce/ceux qui nous entourent. Considérer chaque élément pour ce qu'il est, et tenter de comprendre en quoi il nous importe. Nous n'avons d'autre choix que d'entrer en paysage, d'arpenter, de rôder à ras de terre, de baisser les yeux pour considérer ce que nous ne prenons jamais la peine de voir, de prendre garde à l'obstacle invisible, de humer les exhalaisons fumantes, de sentir le poids minéral de la terre sous nos pieds, la charge de nos pas alourdis par des paquets de brume collante.»

Benoit PINERO

Œuvre créée en octobre 2023 à Stimultania Strasbourg dans le cadre de l'exposition nebula liger/un fleuve à soi, avec le concours d'Hubert Jégat, scénographe.

Avec l'aide de Stimultania, de la Région Centre – Val de Loire, de la Ville de Tours et du Polau – Pôle Art et urbanisme.



>>>NATHALIE SAVEY

Nathalie Savey, née en 1964, diplômée des Beaux-Arts de Lyon, a réalisé des expositions personnelles (galerie Confluence, galerie François Besson, galerie In Extremis, galerie Yves Ifrign etc.) depuis 2017 avec la galerie Whithoutartgalerie; participé à des expositions collectives (MAMCS, la Filature de Mulhouse, Maison d'Art Anthonioz, maison de la culture d'Amiens); exposé en France, en Allemagne et en Corée du Sud. Ses œuvres sont présentes dans les collections publiques du MAMCS (Musée d'Art Moderne de Strasbourg), du FRAC Alsace, l'Arthothèque de Strasbourg et au Musée de l'œuvre Notre Dame et aussi dans des collections privées (collection Madeleine Millot Durrenberger, Marcel Burg). Elle a effectué des résidences comme celle en Corée du Sud à Goyang Art Studio (CEAAC/IASK) en 2012 et en 2018, une résidence sur la montagne du Hartmannswillerkopf dans le cadre du centenaire de la grande guerre en 2018/2020. Publication d'une monographie édition L'Atelier Contemporain accompagnées par des écrits, issus de l'œuvre de Philippe Jaccottet. Récemment, l'exposition collective Bestia au Musée Wurth 2021/22, présentation de sa série les envolées et réalisé une exposition personnelle au lieu d'Europe en 2022. Réalisé des stages de photographies au Musée Wurth, pour des associations, pour des particuliers.

Je suis peut-être enfouie au sein des montagnes

«Je cherche à représenter l'immensité, celle de la montagne, du ciel; entre l'expérience précieuse de la marche et de l'observation, j'ai choisi la photographie pour évoquer l'immensité sans photographier directement la montagne ou le ciel car le sentiment d'immensité est unique et intime à chacun. En redescendant du sommet des montagnes, où il y a des cours d'eau, c'est en regardant les pierres et l'eau dans les rivières que j'ai vu que certaines pierres pouvaient être des montagnes et l'eau que je voyais, pouvait être des cieux.

En tentant de créer des horizons, je cherche d'autres limites entre le proche et le lointain. Dans mes séries: Les Horizons, Les montagnes rêvées, Les éclaircies, ou Les envolées, les espaces photographiés sont tous des faux paysages.»

